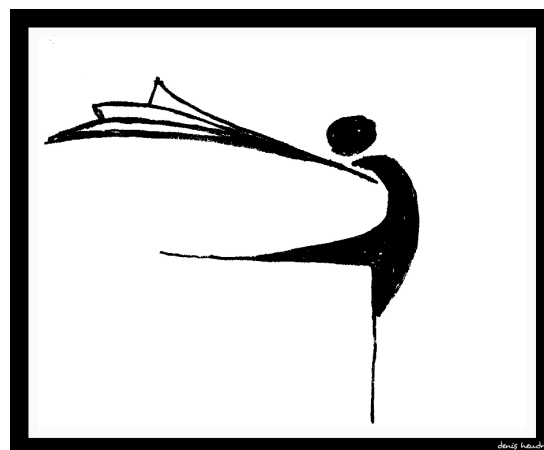


LA PAGE BLANCHE

n°56

AOÛT 2021

- p3 Simple poème
Matthieu Lorin
Pierre Lamarque
- p5 La nouvelle éducation sentimentale
VI
Constantin Pricop
- p7 Poète de service
Jean-Michel Maubert
- p10 Moment critique
Architecturer la poussière
Jean-Michel Maubert
Questionnaire de LPB :
Jean-Michel Maubert
Ok Google, fais-moi rêver
Bertrand Naivin
- p13 Bureau de traduction
Valery Oisteanu
ALLAN GRAUBARD
SIXTO RODRIGUEZ
- p20 Séquences
Rafaël Deville
Grégory Rateau
Nina Cabanau
- p26 Poètes du monde
Thierry Metz
William Carlos Williams
Louis-René Des Forêts
Robert Walser
Richard Brautigan
Pierre Reverdy
Ezra Pound
- p28 E-poésies
Pierre Hélène-Scande
Suzu Lucie Desrosiers
Marc Bedjaï
Zoé Pelou
Stéphane Lambion
Pierre Partens



Illustrations :

1ère de couv. : *Y'a le papa y'a la maman y'a les gosses le caméraman la timoré pas tant que ça le meilleur grimpeur ça t'étonne ?* - Jean-Claude Bouchard

Ci-dessus : *Scènes* - Denis Heudré

4ème de couv. : *Textin* - Bertrand Naivin

SIMPLE POÈME

Mon jardin n'est pas rempli de plantes exotiques. Il n'est pas grand, pas même assez petit pour paraître charmant. Il ne contient ni arbres fruitiers, ni silence. Il n'est pas fleuri, pas profondément beau. Adam et Eve s'en seraient enfuis en l'oubliant sitôt le seuil franchi.

Il borde une route passante. Les particules fines y voltigent comme les premiers flocons. Le bruit des trains empêche la quiétude. Un panneau publicitaire s'aperçoit à travers les trouées du sapin et se rit de moi avec la publicité pour une voiture moins polluante, un salon de jardin résistant au soleil des vacances en « tout inclus ». Des chenilles processionnent en haut et forment un cocon blanc, effrayante incarnation du Mal.

Et pourtant,

Il m'est un lieu de tranquillité et j'aime le regarder par la fenêtre, parcourir ses 300 mètres carrés. Instinct de terrien. Il est une rondeur, un demi-cercle de soie verte, une victoire sur le béton. Il existe indépendamment de la route, des voitures, de mon salaire, de la crise du logement, des gens qui discutent et du commercial qui sonne et espère vendre un purificateur d'air. Un garage se trouve à son extrémité (si l'on peut parler d'extrémité pour un endroit si proche). Son toit est ondulé et des chats se promènent quotidiennement dessus sans savoir qu'il est rongé d'amiante.

Mon jardin est le combat incarné de la nature et de la ville. Le match est déséquilibré et la ville peut lever les poings mais

Les fleurs de la glycine

Les coccinelles

Les pies

La boue qui colle aux chaussures

Les moucherons qui agacent

La toile d'araignée que tu arraches avec ta tête

L'arbre que tu plantes et que tu chéris comme un enfant dans sa turbulette.

MATTHIEU LORIN

MURMURE

À VICTOR OZBOLT

Le murmure de la colombe n'atteint pas le vilain ?
pourquoi chut. Il n'est pas encore né.
Trois images étranges surgissent dans le rêve
cela suffit pour un joli poème
d'une seule coulée
candide (1), innocente (2), simple (3), ingénue (4), spontanée (5)
mosaïque de saphirs, paume d'azur.

Je redeviens tortue marine, le monde s'écroule
un mot trop lourd, tout s'écroule
vers à supprimer, joli dessin à côté
qui dit bien ce qu'il veut dire, no comment
à lire et relier. Super ! Merci super poète
pour la fraîcheur de ce poème d'amour
attends, je n'ai pas fini, le poème est long...

«La vieille femme tient les enfants dans ses draps»
j'aurais dit vieille créature, vieille grande et maigre.
Ça ne vous est jamais arrivé d'être suivie par un vers ?
revenons à nos moutons de Panurge
cessons nos digressions incessantes
j'aurais dit dans l'antique trop de dorures
jolie vous êtes au fond de vous, chacun de vous
on c'est moi seul. Je me comprends...

Un des meilleurs poèmes au monde, dans ce recueil, en ce
moment !

Simple ne résume pas bien la situation, soyons complexes.
Le rossignol est probablement décédé
je parle du quotidien animal donc humain
seule je continue ma promenade.
Tout le monde connaît les fondateurs, tous les enfants savent
tout le monde sait que les prismes sont des parts de gâteau
on n'insistera jamais suffisamment sur l'existence des lettres
sur l'importance de la cage qui retient les fauves
chère au lecteur, espérons, espérons
espérons qu'avec des plus et des moins se crée un lien
tissé des rêves de bord à bord.

Langage est l'enfant d'un gendarme et d'une grand-mère
lui-même papa de la poésie chocolat
maman fait de la musique en bas
j'aurais laissé un espace à la musaraigne
et aussi, à la qualité humaine livrée au sens
maussade des cours de récréation
comprenez qui sauve qui peut
(il faut si peu de temps pour tourner la crêpe).

J'arrête mon poème à midi pile
le temps restant - après, comme suspendu
(la caresse du vent dans le labyrinthe répare la perte du sens)
(partout la couleur homme est la même, partout)
(cependant changeante)
la présentation sur la page est bonne l'histoire est incroyable
si délicate, si chose !
C'est l'histoire d'un chef d'orchestre tigré qui danse
quand ? maintenant ? Si le pari est réussi ?

Un aperçu sur la brièveté de l'intimité
une reproduction de la courbe
un dessin qui semble faire partie du poème
un tout petit poème au cœur d'enfant
un murmure qui me rappelle un poème écrit dans ma
jeunesse.

PIERRE LAMARQUE

La nouvelle éducation sentimentale

VI

par Constantin Pricop

Il se souvient aujourd'hui-même que dans les lignes de la confession / déculpabilisation il a utilisé la formule "tiré comme par un aimant" pour justifier le voyage à l'aéroport. C'était, en fait, la raison de l'article. À la maison, le texte semblait sérieux, responsable, il montrait la conscience coupable du geste. À l'école, il a placé l'aveu avec des mains incertaines dans le cadre sur le mur de la classe dédié aux contributions des élèves. L'enseignante, encore plus verte que d'habitude, un vert foncé bien macéré, essence du mal, n'a même pas vu sa tentative ou ne voulait rien voir, et quand son attention a été quand même attirée sur les feuilles, quand elle les a remarquées, elle les a arrachées simplement, sans même les regarder. C'était, sans doute, une attitude tout à fait non pédagogique - mais à ce moment-là de l'histoire il n'y avait pas de... pédagogie dans l'enseignement, et l'ordre du jour était, comme dans tout le pays communiste, la punition, les condamnations. Ils étaient coupables, mais ils étaient sur le point de regretter, de se corriger. Mais ça ne comptait pas. Coupables = condamnation. Il y a eu une erreur, sans doute, mais il y a eu aussi des regrets. Mais l'institutrice ne voulait que la répression de ce qui n'était pas dicté par les dirigeants. Il se sentait isolé dans une boule sans air et ne pouvait rien voir autour de lui. Le reste n'a plus d'importance. Il ne se souvient même pas de la fin de l'épisode. Ce qu'il a retenu de tous ces fragments de mémoire, cependant, c'est qu'en ces temps les regrets qui accompagnent une erreur recon nue n'avaient aucune valeur. La représentation importante était la punition. Le spectacle du supplice. Pour les autres. Pour tous les autres... Comme les exécutions publiques d'autrefois.

*

Un narrateur. La milice était tout de suite perçue comme un épouvantail dans sa conscience, comme dans la conscience de tous les autres. Par contre, la securitate s'est insinuée, comme, d'ailleurs, elle fonctionnait... Le mot securitate était connecté dans le subconscient à tout ce qui aurait pu être gênant pour le pouvoir. Lentement, l'enfant devient adolescent et comprend également ce que signifie le pouvoir - ses représentations étaient, d'une part, des portraits abstraits, des chiffres sans réalité - de

l'autre côté, des choses concrètes, qui ne signifiaient pas grand-chose de bon, les gens avec de petits postes, qui ne différaient pas trop du monde autour. Il avait vite compris que les marches du pouvoir s'effondraient de temps en temps. Ils avaient à la maison quelques livres avec, comme c'était la règle dans les années du début du communisme, des portraits sur les premières pages - pour l'enfant il pouvait voir là seulement quelques hommes et une femme. Les chefs communistes. Il venait de s'y habituer quand quelque chose de bizarre arrivait. Si avant ses parents lui demandaient de ne pas griffonner ces pages du début du livre, comme il avait l'habitude, un autre jour ils venaient eux-mêmes déchirer les portraits. Plus tard, il s'est rendu compte que ce devaient être les portraits d'Ana Pauker et probablement de Vasile Luca - les dirigeants communistes détronés dans le temps du procès Slansky.

Il s'est vite rendu compte que beaucoup de choses ne pouvaient pas être discutées. Souvent, ils surprennent les parents interrompant leurs discussions lorsqu'ils se rendent compte que les enfants pourraient entendre quelque chose. Ils n'avaient pas à savoir, pour ne pas diffuser... Il n'a pas vraiment réalisé ce que cela pouvait être mais il sentait que c'était une réalité qu'ils voulaient cacher. Quand a-t-il entendu parler de Sécurité pour la première fois ? Difficile à dire. Beaucoup de mots mélangés dans des discussions autour. Même parmi ses collègues pouvait apparaître quelqu'un qui pourrait dénoncer l'équipe. Il ne savait pas grand-chose, il n'était pas trop intéressé. À ce moment-là, ils n'avaient pas de très grands besoins matériels - ils n'avaient pas d'ailleurs des grandes prétentions sur le niveau de vie. Ils faisaient partie de ce qu'on aurait pu appeler la couche moyenne de la société - bien qu'il n'y eût pas de classifications de cette sorte dans le communisme. Et personne ne voulait nuire à une situation si fragile. Il se souvenait du moment où son père avait acheté la radio - d'autres avaient de meilleurs récepteurs, achetés depuis longtemps, avant la guerre, certains fabriqués en Allemagne ou qui sait où - le nôtre avait été fabriqué par la coopérative Le Progrès. Pendant le championnat de foot, les voisins voulaient écouter les matchs. Mais vers le soir, dans la pénombre, quand on ne pouvait pas être entendu, seulement avec la lumière des ampoules du cadran de radio, son manteau sur les épaules, son père écoutait la Voix de l'Amérique ou Radio Londres. Il évitait soigneusement les témoins. Parfois il parlait quand même avec maman de ces informations interdites. C'était avant 1957... Peut-être 1956 - l'année de la révolte en Hongrie ? Parfois, je commençais à explorer le monde sur la balance radio en tournant lentement l'aiguille indicatrice des stations à gauche et à droite... On entendait une langue ou une autre, l'effet de la distance qui disparaît sur simple

rotation d'un bouton était magique. Une variété et une richesse difficile à décrire répandue par la lumière diffuse et pauvre, couvrant une minuscule zone de la pièce laissée dans le noir. Quand la membrane du haut-parleur passa sur la langue russe mon père, qui par ailleurs n'y prêtait pas attention, frissonna et dit "sors-toi de là" et je compris qu'il ne voulait pas entendre cette langue. Une fois, je crois, je l'avais questionné sur ça. C'était une froide journée d'hiver, le bois crépitant dans le poêle répandait une dose d'intimité, je lui ai posé la question et il m'a répondu. Il m'a dit que depuis longtemps il ne voulait plus saisir les sons de cette langue, qu'il avait suffisamment entendue pendant « ses études à l'étranger ». Même avant mes 7 ans j'avais compris qu'ironiquement il appelait ses études à l'étranger les années de camp, à Oranke et dans des autres goulags de l'USSR. Il était revenu de là épuisé, faible comme un squelette (les quelques photos après son retour le faisaient vraiment ressembler à un squelette), le cœur malade et édenté, suite au scorbut dont les prisonniers souffraient. Malade du cœur, avec une hypertension dont il ne s'est débarrassé que par la mort, avec la prothèse dans un verre d'eau pendant la nuit... Ses "études à l'étranger" l'avaient déformé, épuisé, et sur le chemin du retour il a probablement compris qu'il avait encore du travail à faire et il planifia le temps qui lui restait jusqu'à la fin... La fin n'a pas trop tardé, il est décédé avant d'avoir 61 ans, à la suite d'une embolie, pendant le sommeil, après être allé, par une journée très froide, à l'école où il était directeur, parce que c'était hiver, le chauffage ne fonctionnait pas correctement, et les élèves gelaient à l'internat. Il avait espéré vivre plus après ses années de goulag en USSR...

*

Quand nous habitions encore dans la ville de montagne, donc avant mes 7 ans, nous nous sommes trouvés tous les deux dans l'une de notre deux pièces ; il faisait chaud dehors, il faisait beau, à travers la transparence des rayons puissants des points de poussière flottaient à peine perceptibles. C'était ma première discussion sur la vie et la mort, sur la façon dont les gens meurent plus tôt ou plus tard, et la question stupide de l'enfant était : combien aimerait-il vivre, encore combien d'années ? Et il a répondu : autant que possible... Bien sûr, je n'avais pas compris la dureté imbécile de ma question... La réponse je ne la comprenais pas alors, mais je l'ai très bien comprise plus tard, quand j'ai découvert l'immobilité des cadavres. Je ne me suis jamais habitué au fait que quelque chose qui était vivant, émouvant et avait un fil de l'univers dans sa structure pourrait devenir un corps inerte et sans vie. Les funérailles ont toujours causé une fracture anéantisante dans mon être rationnel.

*

Dans la nouvelle ville, où il avait été téléporté en deuxième année, l'initiation a eu lieu rapidement. Les lois sociales s'apprennent progressivement, principalement par l'estropiation de l'alphabet en expansion de la pensée. Les interdictions sont les premières à être imposées - il se souvient des fragments de cette initiation. Il marchait dans la rue avec ses parents, son frère et sa sœur. Ou était-il seul avec ses parents ? C'était la route principale, sur laquelle était placé l'un des deux cinémas de la ville. Il ne connaissait toujours pas les endroits vraiment tristes, vraiment cachés dans le noir de la terre.

CONSTANTIN PRICOP

Extrait de NOUA EDUCAȚIA SENTIMENTALĂ - Editura ALFA

Traduction par l'auteur

POÈTE DE SERVICE

Jean-Michel Maubert

Auteur de romans, nouvelles, novellas, poèmes, son roman Idiome a été publié par Maurice Nadeau en 2012 puis, chez le même éditeur, Limbes (suivi de) Ronces, en 2016. Des nouvelles et poèmes ont paru en revues (Triages, Souffles, Hopala, Empreintes, L'ampoule). Le recueil de poèmes Les cérémonies fanées a obtenu le Grand Prix de Poésie Joseph Delteil 2017 (attribué par la revue Souffles/Les écrivains Méditerranéens).

SOLIDITÉ DES LUMIÈRES - (EXTRAITS)

un cône granitique que rase une rumeur de soleil . des abeilles vibrant bas . soyeuses dans le
coton jaunâtre-terreux . tournesols .

s'écarte le fruit . pulpe rougie d'une femme . bave sa teinte au bord . saigne un peu . halète .

d'un ravin bref cette fleur rapprochée . méandres des hanches . bouche fermée . béate . un bras
de terre . cire de l'os à l'ombre cassée .

je suis agneau . fragments . encore les mains violentes . porcelaine brisée . dans la terre meuble
des autres voix .

dans l'argile sans lumière
les funérailles froides des soldats
la montagne éteint ses feux
un troupeau s'évapore dans le lointain

chenu pantin de terre noire étoile de pluie l'agneau blessé une bouteille de sang le frère
mâchant les ronces d'anciens chemins d'hiver où tombent dures les ombres des îles épines
cassées visage décomposé du hérisson tête et cils du veau doux volcan l'oeil brassant le calme
brut des roseaux murs à la lisière des peupliers grand vent les feux roses en vols noirs cruches
tuiles cèdres apparitions des épis papillon-momie le soir brûlant les laines sombres freux dans
les pins sous le roc chant des profondeurs liquides le baleineau dans sa boîte d'ombre sang de
fer songe rouge sur les champs marins petits rats aux yeux de terre froides cierges grillages
chiens têtant les rêves cerveaux sel noir aux lèvres

poussière d'une voix cuite
comme venue de l'âge des feux et des fenouils truiés humant le coeur vieilli des roses
jeunes carottes sous les nuages désossés vieilles rates goûtant des endives
les têtes de pissenlit des pères

naître en tremblant
la lueur grise du bois l'abreuvoir
l'eau boueuse le visage floral d'un cochon matin chargé de peur
nuages effacés par le feu
poudres de fleurs
gravées d'étoiles troubles

étoile sale ce qui te brise encore un parquet d'os où fane la poussière fenêtrée nue briques et
fumées filtrant la douleur brûlante des bêtes scarabées aux lignes fauves étreinte rapide sur ta
main baiser glabre de museaux meurtris cendre d'une pensée

pluie sourde
du matin.
la truie grise
fouillant
dans l'herbe trop jeune.

bêtes douces. poitrails offerts aux lampes. feu tendre que brûle la poussière. les cages à truies.
l'homme trépané comptant ses pas.
une pomme pourrie. soleil pris dans les ronces. miel funèbre de l'âne

l'odeur froide des résédas. tout bas tombe le souffle. sa belle tête fanée. emmuré dans son
cercueil de neige l'âne placide et doux rumine les cendres. on éteignit la lampe. un sein de bois
fut scié. des larmes pour la nuit.

des grenouilles sautaient dans le lac d'or rouge.
la soeur dort à présent dans l'obscurité du sang. un bras sous la neige. l'estomac anthracite d'un
brave cochon avale la nuit.

le désarroi du vieux cheval. face aux hauts murs de l'abattoir. l'ampoule grillée. cette ronce qui
délire.

cette peau d'écorce chenu l'éléphant sénile les vers aiment son vagissement

sophie — le nom secret murissant son spectre
la fleur animale, son labyrinthe

un fragment de ton visage au hasard
d'un arbre mort

le miroir étranglé
de ta mémoire -- une
greffe de lumière noire -- la terre boueuse où tu marchais --

un creux de temps ceux que l'on ménage dans la terre -- tendre la main -- un peu de chaleur
vierge

consommer le vide -- ce froid que tu sens grandir sous le sternum

le vent de tempête -- des journaux froissés s'envolant dans

les rues -- façons d'oiseaux absurdes -- les routes jonchées d'écorces, feuilles, branches --
l'agonie d'un insecte au creux de ta main --

un chien mange une vieille rose -- souvent, tu scrutais ta silhouette
dans le miroir noirci des eaux --

une anguille ensanglantée dans une baignoire -- une poupée de chiffons se noyant dans une
mare -- feu de bivouac -- l'odeur
d'un alcool blanc

tu tenais dans tes mains un petit animal -- un feu doux --

ses os délicats roulant sous le pelage -- le souvenir de leurs cendres -- bientôt la nuit

JEAN-MICHEL MAUBERT

MOMENT CRITIQUE

Architecturer la poussière

par Jean-Michel Maubert

« (...) la capacité de mettre ensemble ce qui ne va pas ensemble, ou pas encore ensemble, ou plus ensemble, pour constituer de petites communautés de bouts de langue partagée et partageable, qui sont tissées et retissées. »

Jacques Rancière, *Le sillon du poème*

Mes textes procèdent d'une forme de montage – mental, charnel, scriptural. Walter Benjamin en a fait une catégorie centrale de sa pensée de l'image dialectique (c'est ce que montre Georges Didi-Huberman dans ces livres profonds que sont *Devant le temps* ou *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde* [1], pour ne citer que ceux-ci). Rebut, débris de l'histoire, objets abandonnés, images, sont comme des agrégats, des poussières de sens ; on peut errer parmi eux, les ramasser, les collectionner ; grâce à eux (si on a la patience de celui qui sait attendre sous l'orage), il est possible d'opérer le démontage d'une époque ; une époque qui, en vérité, a la consistance d'un rêve ou d'un cauchemar (autant psychique que matériel). Ainsi on entre dans un travail qui consiste à disloquer l'unité apparente d'un temps ; un temps dont le tissu, à l'instar de la robe de l'hystérique, est un montage de temporalités disjointes, d'autrefois et de maintenant, d'éléments préhistoriques, de survivances, de ruines, de marécages, de ferments, de virtualités vouées à l'oubli – bref, un agrégat de traits *anachroniques*. Temps et images apparaissent tels des champs de tensions, des structures feuilletées, essentiellement spectrales.

Démonter donc, pour exhiber l'hétérogénéité de l'époque, la multiplicité de ses lignes de force, en saisir les symptômes et les figures inconscientes, *faire surgir le visage des vaincus* – mais aussi refaire le montage, *remonter autrement* l'histoire et les histoires ; montrer ainsi les *constellations* du sens. Le temps a toujours été hors de ses gonds. Dans son tourbillon, ses saccades, surgissent tout autant les lignes de bifurcations (l'esquisse d'une promesse) que les fantômes – les vieilles taupes murmurant parfois : *venge-moi !*

Au cœur de cela, l'humainité, comme l'écrit Michel Surya dans sa réflexion autour de Schulz, Kafka, Blecher, et bien d'autres. Jacques Derrida, dans *L'Animal que donc je suis*, commente brièvement le thème adornien d'une guerre contre les animaux [2]. Et, plus avant dans sa méditation, il écrit, partant du *Can they suffer?* de Jeremy Bentham :

« Devant l'indéniable de cette réponse (oui, ils souffrent, comme nous qui souffrons pour eux et avec eux), devant cette réponse qui précède toute autre question, la problématique change de sol et de socle. (...) Les deux siècles auxquels je me réfère un peu grossièrement pour situer notre présent à cet égard, ce sont les deux siècles d'une lutte inégale, d'une guerre en cours et dont

l'inégalité pourrait un jour s'inverser, entre d'une part, ceux qui violent non seulement la vie animale mais jusqu'à ce sentiment de compassion et, d'autre part, ceux qui en appellent au témoignage irrécusable de cette pitié.

C'est une guerre au sujet de la pitié. Cette guerre n'a pas d'âge, sans doute, mais, voilà mon hypothèse, elle traverse une phase critique. Nous la traversons et sommes traversés par elle. » Il faut penser cette guerre, nous dit Derrida : « Et je dis « penser » cette guerre parce que je crois qu'il y va de ce que nous appelons « penser ». L'animal nous regarde, et nous sommes nus devant lui. Et penser commence peut-être là [3]. »

M. Horkheimer - en résonance : «Au-dessous des espaces où les coolies de la terre crèvent par millions, il faudrait encore représenter l'indescriptible, l'inimaginable souffrance des animaux, l'enfer animal dans la société humaine, la sueur, le sang, le désespoir des animaux».

L'abattoir est comme la cave ou le sous sol sur lesquels reposent la «civilisation», la «culture», les «traditions». [4]

On dirait un mauvais rêve, une foire ou un cirque - le poème comme cauchemar antinarratif. Idiotie, cauchemar, bégaiement de la langue : le travail toujours en devenir du poème, des poèmes – en phase de dislocation, ou tels des souffles s'amenuisant ; poser sur la page des phrases cassées (le choc d'un piolet sur une roche), cicatrices, zones couturées – assemblage de matériaux.

Sensation donc d'être une sorte de chiffonnier, ramassant des êtres-rebut, fragments d'images, des fils narratifs effilochés. Les déchets de la grande histoire du fétichisme de la marchandise. Devenir déchet d'êtres qui sont comme des signes illisibles, irrécupérables. En eux reconnaître notre essentielle pauvreté. Prendre soin de ce qui reste d'eux (des os seulement quelquefois) dans l'espace brisé du poème.

La question de l'incarnation travaille en profondeur les textes. À sa façon ton court roman- poème *Ronces* met en scène des « figures christiques sauvages » (en lien avec l'étrange christianisme de Trakl).

Ce qui travaille les corps.

Reprendre ce que dit Benjamin de Kafka.

Marécage et *Inframonde*, disait Benjamin en ce qui concerne la provenance des entités kafkaïennes [5]. *Marécage* : zone mouvante d'où s'extrait les formes ; boue originaire, qui avale et recrache (Benjamin évoque le féminin chez Kafka en lien avec ce fond marécageux – les mains palmées de Leni dans *Le Procès*) ; *Inframonde* : les créatures de Kafka en un sens sont des témoins ; leur position est invivable, elles sont impossibles au sein du monde constitué ; en elles le sans-fond insiste dans leur forme même ; elles sont des traces du chaos, de l'informe, de l'immonde genèse d'où tout corps procède.

Les créatures de l'inframonde ne peuvent être absorbées par le jeu de la réification marchande – et devenir de simples moments du système de l'échange généralisé. C'est la dimension de déchets du capitalisme évoquée plus haut. Et c'est ce qui en fait aussi des déchets de l'histoire, si on comprend le capitalisme comme un *moment* du processus d'individuation occidentale (comme le

montre Bernard Stiegler). Une façon parmi d'autres de dénouer une forme narrative qui est comme l'ombre portée à son niveau propre d'une forme-histoire plus vaste, modelée par le christianisme et par ce qui en lui a rendu possible l'émergence du capitalisme (dominer la nature et les autres animaux, gérer, rentabiliser le temps, le monde et les êtres qui le peuplent au nom d'un Dieu unique et infiniment transcendant qui nous aurait confié la Terre).

Selon Didi-Huberman, les images nous regardent, elles ouvrent ou blessent en nous quelque chose ; dans la *double distance* qu'elles instaurent nous fixe un pullulement d'araignées souriantes, de revenants, de visages opaques et figés, s'épanchent peurs et conjurations enfantines que l'on croyait à tort avoir effacées – la perte, l'absence, le deuil constituent le fond de l'expérience des images. Nous le pressentons quand elles nous attirent obsessionnellement à elles.

Oui, dans cela se dit quelque chose de la vérité des images saturant le poème.

Comme le montre si profondément Bernard Stiegler dans *Le temps du cinéma et la question du mal-être*, « la structure de la conscience est de part en part cinématographique [6] » – elle est montage de souvenirs (tout à la fois vécus et non vécus par moi), dérushage, jeu d'effets spéciaux, de ralenti, d'accélééré, d'arrêt sur images, de projection, nouant intimement mémoire, inconscient, imagination et perception [7]. On peut ainsi voir les images des poèmes comme les photogrammes d'un film, les traces d'un montage, d'un rêve éveillé – une façon d'architecturer dans des compositions à la lumière de cendre et de nuit la poussière du visible / tout autant : la poussière du dicible / tout autant : la poussière de l'audible.

Il faudrait poursuivre, parler des textures des lumières du cinéma (et sans doute de la photographie). Celles de Murnau (jamais semblables d'un film à l'autre – des îlots de luminosité du *Dernier des hommes* à la lumière perlée de *Tabou*, en passant par les découpes d'ombres mobiles et les stases de faces blafardes de *Nosferatu...*), celles, torturées, de Tod Browning, ou encore celles du David Lynch de *Eraserhead* (blancheur granuleuse, texture de lait ou d'astre mort, brillance et opacité du petit monstre-enfant emmaillotté, boue des zones industrielles, épaisseur profonde des pénombres...).

Puis : la lumière de boue cendreuse et d'aplats noirs des films de Béla Tarr. Impossible d'en ressortir désormais.

JEAN-MICHEL MAUBERT

Notes :

[1] Georges Didi-Huberman, *Devant le temps*, Paris, Minuit, 2000 ; idem, *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Minuit, 1992.

[2] Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 139-143.

[3] *Ibidem*, p. 50.

[4] Max Horkheimer, *Crépuscule, Notes en Allemagne (1926-1931)*, p.81-83, Payot

[5] Walter Benjamin, « Franz Kafka », *Œuvres, tome 3*, Paris, Gallimard, 2000.

[6] Bernard Stiegler, *La technique et le temps, tome 3 : Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, 2003, p. 52.

[7] *Ibidem*, p. 54.

Questionnaire de LPB :

J-M MAUBERT

1/ Pouvez-vous indiquer un livre que vous aimez particulièrement ?

«Le parti pris des animaux» de Jean-Christophe Bailly. Densité de la langue et de la pensée. Extraordinaire alliance, rare et juste. Très marqué aussi par «Les anneaux de saturne» de W.G Sebald - par sa mélancolie et sa façon de tisser errance, mémoire, érudition.

2/ Pouvez-vous donner un vers, un mot, que vous aimez ?

«Oeil d'or de l'origine, patience obscure de la fin» (in «Chant du séparé»).

Georg Trakl. J'ai utilisé ce vers comme titre d'une des parties de mon roman-récit «Ronces», qui tourne autour de la figure et de l'oeuvre de Trakl. Chaque partie a comme titre un vers ou un fragment de ses poèmes.

3/ Quelles sont vos lectures habituelles aujourd'hui et comment s'expliquent ces habitudes ?

Je reviens toujours vers les novellistes visionnaires comme Kafka, Cortazar, Krzyzanoski, Danilo Kis - nourriture essentielle, ils m'accompagnent depuis des décennies. Claude Simon : pour la texture et la puissance sensitive de sa langue (mon idéal, avec Hermann Broch). Giono, «Un roi sans divertissement», «Le grand troupeau» : des lectures rituelles, chaque année. Thomas Bernhard - toujours l'impression en le lisant d'atteindre un point de non-retour. Beaucoup de poésie contemporaine - mais toujours je reviens vers Georg Trakl, Gottfried Benn, Artaud, Pascal Commère, Zbigniew Herbert.

Philosophie, anthropologie, histoire : des lectures habituelles, fréquentes, inépuisables. Chez les contemporains, j'ai beaucoup pratiqué les oeuvres de Gilles Deleuze, Bernard Stiegler, Georges Didi-Huberman. Je lis Adorno et les philosophes de l'école de Francfort. Depuis un certain nombre d'années, travail de fond sur la philosophie analytique et l'éthique animale.

4/ Pouvez-vous citer un support de diffusion de la poésie que vous affectionnez (autre que le livre) ?

Les blogs de poésie comme Diérèse. Sur youtube, des capsules où des poètes lisent des fragments leurs oeuvres.

5/ Le monde lit-il toujours et quoi ?

Difficile question. Le livre de Nicholas Carr, «Internet rend t-il bête ?» (le titre de l'éditeur français est épouvantable) est une exploration intéressante du rapport entre support d'écriture et pensée. Le travail de Bernard Stiegler («Philosopher par accident», «De la misère symbolique») constitue une approche pharmacologique intéressante de cette question.

6/ Quel est votre plat préféré ?

Pommes de terre au four et seitan grillé, revenu dans l'huile d'olive, avec des champignons.

Ok Google, fais-moi rêver

par Bertrand Naivin

« Alexa, raconte-moi une blague »... « Ok Google, jouons à un jeu »... « Dis Siri, quelle est la distance Terre-Lune ? »...

Aujourd'hui, et plus qu'à aucune autre époque, les enfants semblent ne plus pouvoir s'ennuyer. Ils ont en effet désormais à leur disposition tout un arsenal d'interfaces numériques toujours enclins à répondre à la moindre de leurs demandes et à satisfaire tous leurs désirs. L'enfant du XXI^{ème} siècle est donc un être suréquipé, connecté en permanence à des assistants virtuels qui savent tout, répondent à tout (ou presque) et exécutent sans broncher tous leurs ordres.

Déjà leur smartphone qu'ils obtiennent pour la plupart à 11 ans – certains même plus tôt – leur permettait d'être en permanence en lien avec leur réseau, d'avoir toujours sur eux leurs jeux et musiques préférés, et pour les plus curieux, de pouvoir savoir dans la seconde le nom d'une fleur vue dans un jardin, l'identité de la personne qui avait donné le nom de la rue dans laquelle ils se trouvaient ou de livrer la fiche technique du tableau aperçu lors d'une exposition avec leurs parents. Notre société numérique et boulimique de données a donc produit une jeunesse totipotente, sans cesse à l'affut de la moindre information et incollable sur tout, virtuellement du moins. Car c'est bien un des problèmes de cette génération qui délègue à présent comme jamais de plus en plus d'activités cognitives à ce que le philosophe Maurizio Ferraris voit comme des mémoires externes. Ce qui réjouit un autre philosophe, Michel Serres, qui considère cette jeunesse comme un peuple de St Denis, portant à leur main leur tête, ce téléphone qui est devenu si intelligent qu'il réfléchit et pense à leur place. Pour l'auteur de *Petite poucette*, enfin libérés du devoir de retenir toutes sortes d'informations qui pouvaient autrefois encombrer la mémoire de leurs aînés, ils seraient les premiers représentants d'une société résolument créative et allégée du fardeau mémoriel.

On aimerait croire à cette relation harmonieuse et complémentariste entre l'homme et la machine. On se plairait volontiers à imaginer l'humain de demain tout entier tourné à la création et délaissant les tâches mémorielles et organisatrices à son cerveau portable, ou au Cloud directement. Mais justement, peut-on créer de rien ? Épineuse question à laquelle l'histoire de la culture semble répondre par la négation, tant l'art dans son ensemble paraît avoir été mu, à des rythmes différents, par la révolution et la réaction au déjà fait et déjà connu.

Mais surtout, comment concevoir une jeunesse créatrice lorsque celle-ci se trouve happée en permanence par des applications et interfaces qui ne cessent de leur notifier leur existence et de les obliger à les consulter ou à les utiliser, et se voit conditionnée à l'obsession contemporaine de l'activité permanente et efficiente. Bien au contraire. C'est parce qu'il s'ennuie que l'enfant se met à développer son imaginaire. C'est parce qu'il bute sur le monde qu'il trouve les ressources pour mieux l'habiter.

L'enfance n'est donc plus cet âge où, comme l'écrivait Saint-John Perse en 1907, « tout n' (est) que (...) confins de lueurs » (« Pour fêter une enfance », *Eloges*). Notre contemporanéité techniciste en a fait au contraire le règne de l'abondance et de l'efficacité, dans une dépendance toujours plus accrue à une technologie dont on ne cesse de leur dire qu'elle leur permettra de mieux vivre, mieux voir, mieux apprendre, mieux jouer. Une jeunesse que nous sacrifions sur l'autel de l'optimisation et de la rationalité qui ne permet plus ni la rêverie, ni la flânerie. Une enfance qui gagnerait pourtant à quitter le *cloud* numérique et cette réalité toujours augmentée pour se perdre à nouveau dans le ciel et la poésie de ses nuages métamorphes.

BERTRAND NAIVIN

BUREAU DE TRADUCTION

BIRDS DIE

It is spring again in Atlantis
Migratory birds are returning home
Landing in poisonous lakes
In pits of industrial toxic water
In ponds of contaminated industrial hell
These now dead birds are canaries,
In the mines of our apocalyptic times
Exhausted trees refuse to bud
Ecological disaster is here
Animals ablaze in scathing fires
Lifeless monarch butterflies
Clump in twiggy dead bushes, like brown leaves
Dolphins throw themselves onto beaches
Sacrifices at the altar of consumerism
Exhausted trees refuse to bloom
Emptiness becomes the path
For humans breathing their final breath
While the surviving kamikaze poet, in overdrive
Fight an unending war against himself
In endless verses, words without meaning
Indescribably altered states of soul and mind
Unveiling revelations of saturated evil
Necrotizing our brains and empathy
We need to know
Will nature be able to reincarnate
One last time?

LES OISEAUX MEURENT

C'est de nouveau le printemps en Atlantide
Les oiseaux migrateurs reviennent à la maison
Se posent sur des lacs empoisonnés
Dans les trous d'eaux toxiques laissés par l'industrie
Dans les mares contaminées de l'enfer manufacturier
Ces oiseaux maintenant morts sont les canaris
Dans les mines de nos temps d'apocalypse

Les arbres exténués refusent de bourgeonner
Le désastre écologique est là
Animaux en flammes au cœur d'impitoyables incendies
Papillons monarques sans vie
Agglutinés dans les rameaux de buissons morts, comme
feuilles brunes
Dauphins échoués sur les plages
Immolés sur l'autel de consumérisme
Les arbres exténués refusent de fleurir

Le néant devient le chemin
Pour les humains inhalant leurs dernières bouffées d'air
Tandis que le poète kamikaze survivant, en surrégime
Mène une guerre éternelle contre lui-même
En vers sans fin, en mots privés de sens
D'indescriptibles états altérés de l'esprit et de l'âme
Révélant par épiphanie l'imprégnation du mal
Qui nécrose notre cerveau et notre empathie
Il nous faut savoir
Si la nature pourra ressusciter
Une ultime fois.

VALÉRY OISTÉANU

Taken from *In the Blink of a Third Eye*
Translated by Patrick Lepetit

IN SEARCH OF THE RADICAL TIME PAST

I do vividly remember, Tuli
Selling books and cartoons on Spring str.
Tuli getting naked on rooftops
Reading with Tuli, my Soho-boho guru
Tuli, turning poems into revolution songs
Sarcastic-anarchic, pacifist poet on the spot
Full time beatnik, stand-up hobo-bohemian,
Tuli knew how to kiss the radical mind
How to fuck with the rebellious mind
"Teach Yourself Fucking" his latest book
Tuli turned absurd clichés into lotuses
He taught his Russian slippers rhythmical dance
We all crashed with him, that gravitational twirl
Jumping secretly off the Manhattan Bridge
Tuli scribbling and drawing anarchy cartoons
While Fugs were spreading the virus of freedom
For more than half of the century
Tuli singing, Tuli vocalizing, Tuli chanting
Tuli asking questions on cable TV
Tuli writing 53 poetry books
"The world oldest rock star" has gone
Tuli omnipresent in my memory
Tuli has kissed the hippy sky.

À LA RECHERCHE DU TEMPS RADICAL PASSÉ À TULI KUPFERBERG

Je me souviens très bien de Tuli
Vendant des livres et des dessins animés sur Spring Street
Tuli se déshabillant sur les toits
Des lectures avec Tuli, mon gourou Soho-boho
Tuli, transformant des poèmes en chants révolutionnaires
Poète sarcastique-anarchique, pacifiste sur place,
Beatnik à plein temps, hobo-bohème debout,
Tuli savait embrasser l'esprit radical
Et comment baiser avec le genre rebelle
«Teach Yourself Fucking» son dernier livre,
Tuli a transformé des clichés absurdes en lotus
Il a enseigné la danse rythmique à des chaussons russes
Nous nous sommes tous écrasés avec lui, ce tourbillon
gravitationnel
En sautant secrètement du pont de Manhattan
Tuli gribouillant et dessinant des dessins animés
anarchiques
Pendant que les Fugs répandaient le virus de la liberté
Depuis plus d'un demi-siècle
Tuli chantant, Tuli vocalisant, Tuli chantonnant
Tuli posant des questions sur la télévision par câble
Tuli écrivant 53 livres de poésie
«La plus ancienne rock star du monde» est partie
Tuli omniprésent dans ma mémoire
Enfin, Tuli a embrassé le ciel hippie.

VALÉRY OISTÉANU

Traduction de Gilles&John

FOR IRA COHEN

In the spectral deserts
where gold fish swim
and dark mesas
tear glittering spines
from whirling white clouds
I bend low over your sleeping face
which is just another dune
strapped to the shell of a tortoise
that lunges out across time
to drink the salt
of ancient oceans

one faint insect
scatters its seed
and there –
as in the last fitful convulsions
of childbirth –
our dreams dream us
dreaming them

-- and we dance in a dreamless
dream of dreaming

endless dunes
and shattered cries --

in the spectral deserts
where gold fish swim

POUR IRA COHEN

Dans les déserts spectraux
où nagent des poissons dorés
et les sombres mesas
qui déchirent les épines scintillantes
des tourbillons de blancs nuages
je me penche sur ton visage endormi
qui est juste une autre dune
attachée à la carapace d'une tortue
surgie à travers temps
pour boire le sel
des anciens océans

un faible insecte
disperse sa graine
et là –
comme dans les derniers accès de convulsions
de l'accouchement
nos rêves nous rêvent
les rêvant

-- et nous dansons
dans un rêve
sans rêve de rêver

dunes sans fin
et cris brisés –

dans les déserts spectraux
où nagent des poissons dorés

ALLAN GRAUBARD

Traduction de Gilles&John

FOR BUTCH MORRIS

If we don't know where we are, neither do they...
A slow, somber landscape of echoes and fabrications...
And from the other side of silence...
An audible grief lashes out like a dismembered arm searching
 for its body...
Madrid, five years before...
Cure me, come closer...
We fall upright, livid, like great promises, precious moments...
Caryatids, gargoyles...
Nightmares wear harlequin costumes...
They roll across the dirt with the ease of hurricanes whirling
 out from miniature duels...
Because hairdos like morning webs burn each other up...
A faceless phantom that puts on your face...
And in the distance a Viennese opera vaulted into stillness, an
 18th-century mesmerist
 perfectly oriental...

A lone bell...
 ...and the slow disenchantment...
The great pedant ticking of the sea's heart...
 ...a lone bell...

...shh! There's a harp in labor as only harps know how, with
 cymbals for nurses and delicate springs flowering on each
 and every image...

POUR BUTCH MORRIS

Si nous ne savons pas où nous sommes, eux non plus...
Un lent, sombre paysage d'échos et de fabrications...
Et du silence de l'autre côté...
Un chagrin audible qui s'allonge comme un bras démembré
 en quête de corps...
Madrid, cinq ans auparavant...
Guéris-moi, approche-toi...
Nous tombons, debout, comme les grandes promesses, les
 moments précieux...
Cariatides, gargouilles...
Les cauchemars sont en costumes arlequins...
Ils roulent au sol avec la facilité des ouragans sortant en
 tourbillons de duels miniatures...
Parce que des coiffes se brûlent entre elles comme les toiles
 matinales...
Un fantôme sans visage qui se met sur votre visage...
Dans le lointain un opéra viennois voûté dans le silence, un
 magnétiseur du 18e siècle parfaitement oriental...

Cloche solitaire...
 ... Et le lent désenchantement...
Le grand battement pédant du cœur de la mer...
 ... cloche solitaire...

Chut ! Il y a une harpe en gésine comme seules les harpes
 savent faire, avec des cymbales pour les infirmières et des
 ressorts délicats fleurissant sur chaque image ...

ALLAN GRAUBARD

Traduction de Gilles&John

FOR MARIO CESARINY

Now we put down our words
and take off our clothes
and roll up our skin
 from the toes to the top of the head
and scatter our bones
among the living and the dead

until a vast and penetrating silence
a still burning point
in spectral night
an empty voluptuous alien frenzy
a storm of eyes and hope
explodes implodes careens and caresses

fugitive phantom
 speckled with quick auroral prints

paw prints hand prints hoof prints
 web prints womb prints
 white and green and blue prints
that root tenaciously
beneath us

for we have returned
from each angle
in this rotating wind from nowhere -

this heat
from which
bones flesh clothes and words
 are born
to us
 again

POUR MARIO CESARINY

Maintenant nous posons nos mots
nous ôtons nos vêtements
et retroussons notre peau
 des orteils au sommet de la tête
et dispersons nos os
parmi les vivants et les morts

jusqu'au vaste et pénétrant silence
un point encore brûlant
dans la nuit spectrale
une vide voluptueuse inouïe frénésie
une tempête d'yeux et d'espairs
explose implose caresses et carènes
fantôme fugitif

 parsemé d'impressions aurorales rapides

empreintes de pattes empreintes de mains
 empreintes de sabots
 impressions sur toile impressions d'utérus
 imprimés blancs verts et bleus
cette racine tenace
en-dessous de nous

car nous sommes revenus
de chaque angle
dans ce vent tournant de nulle part

cette chaleur
de laquelle
os chair habits et mots
 sont nés
en nous
 de nouveau

ALLAN GRAUBARD

Traduction de Gilles&John

FOR ENRIQUE MOLINA

I dream the dream that death will wake in me
this love of life of love and living
an insatiable cricket that saws away under the moon

and what about the bloody cloud tinged with vomit
the hollow thud of a crow's wing beat
when stars drip down into the iron haze
 that sweats along an empty street
all those inimical burned settees
crinkled black by sudden explosions of edelweiss
 on a screen stroked with algae
that corner under a busted street lamp
where once enraged we cut each other's
clothes to shreds of manic laughter
the first key to the underground passage between salt crests
your hand on my thigh like an exhausted volcanic scythe
 polished with diamond dust
an effigy or two
to mark the coronation of Tango illusionists
and all those grappling hook walls
that spun amnesiac and cruel
rapacious and vituperative
salacious and omniscient
with the heat of a thousand intimate fires
we will never get enough of
together and apart

POUR ENRIQUE MOLINA

Je rêve le rêve que la mort va s'éveiller en moi
cet amour de la vie d'amour et de vie
grillon insatiable qui racle sous la lune

et que dire du nuage sanglant teinté de vomit
du bruit sourd d'un battement d'aile de corbeau
quand les étoiles coulent dans la brume de fer
 qui transpire dans une rue vide
de tous ceux-là hostiles canapés brûlés
noir émietté par de soudaines explosions d'edelweiss
 sur un écran caressé d'algues
de ce coin sous un réverbère cassé
où une fois nous coupions l'un l'autre avec rage
nos vêtements en lambeaux d'un rire maniaque
première clef du passage souterrain entre des croûtes de sel
ta main sur ma cuisse comme une faux volcanique épuisée
 polie avec de la poussière de diamant
d'une effigie ou deux
pour marquer le couronnement des illusionnistes du tango
et de tous ces murs de grappins
qui filaient amnésiques et cruels
rapaces et vitupérant
salaces et omniscients
avec la chaleur de mille feux intimes
nous n'en aurons jamais assez
ensemble ou séparés

ALLAN GRAUBARD

Traduction de Gilles&John

CAUSE

Cause I lost my job two weeks before Christmas / And I talked to Jesus at the sewer / And the Pope said it was none of his God-damned business / While the rain drank champagne / My Estonian Archangel came and got me wasted / Cause the sweetest kiss I ever got is the one I've never tasted / Oh but they'll take their bonus pay to Molly McDonald, / Neon ladies, beauty is that which obeys, is bought or borrowed / Cause my heart's become a crooked hotel full of rumours / But it's I who pays the rent for these fingered-face out-of-tuners / and I make 16 solid half hour friendships every evening / Cause your queen of hearts who is half a stone / And likes to laugh alone is always threatening you with leaving / Oh but they play those token games on Willy Thompson / And give a medal to replace the son of Mrs. Annie Johnson / Cause they told me everybody's got to pay their dues / And I explained that I had overpaid them / So overdue I went to the company store / and the clerk there said that they had just been invaded / So I set sail in a teardrop and escaped beneath the doorsill / Cause the smell of her perfume echoes in my head still / Cause I see my people trying to drown the sun / In weekends of whiskey sours / Cause how many times can you wake up in this comic book and plant flowers?

IT STARTED OUT SO NICE

It started out with butterflies / On a velvet afternoon / With flashing eyes and promises / Caught and held too soon / In a place called Ixea / With it's pumpkin oval moon / It started out so nice / Genji taught Orion / Sea-purple harmony / While Kogi hit secrets into seashells / And even the ocean laughed / beneath that celestial canopy / Cuz it started out so nice / With the dust of stars they intermingled / Durock of Avon would only jingle / Marble money tunes / As pale earthy circles swooned / Volume left Bohemia, a triangle for his thumb / Questions fell but no one stopped to listen / That eternity was just a dawn away / And the rest was sure to come / Leaves, caught in winter's ice / Abandoned circus grounds of flower captains / Prisms in a palm one way it happens / The air was silver calm / The softly met were slowly moving on / Then all things in common suddenly grew strange / Now the Wurs were chasing other rainbows / Trying to find where the wind blows / To empty corners past dusty memories / Now in the third millennium the crowded madness came / Crooked shadows roamed through the nights / The wizards overplayed their names / And after that the Wurs never bothered to have / Summer reasons...again / but it started out so nice / it started out so nice / We started out so nice.

PARCE QUE

Parce que j'ai perdu mon job deux semaines avant Noël et que j'ai parlé à Jésus à travers une bouche d'égout et que le pape a dit qu'il n'en avait rien à foutre tandis qu'il buvait sa pluie de champagne. Mon archevêque estonien est venu et m'a dévasté parce que le plus doux baiser que j'ai jamais eu est celui que je n'ai jamais goûté. Mesdames néon, la beauté est ce qui obéit, s'achète ou s'emprunte. Parce que mon cœur est devenu un hôtel borgne plein de rumeurs. Mais c'est moi qui paie le loyer de ces désaccordés à face de doigts où je fais 16 amitiés solides d'une demi-heure chaque soir. Parce que ta reine des cœurs est une demi-roche qui aime rire seule et te menace toujours de partir. Oh mais ils jouent à ces jeux de jetons sur Willy Thompson et donnent une médaille pour remplacer le fils de Mme Annie Johnson. Parce qu'ils m'ont dit que tout le monde doit payer ses cotisations et j'ai expliqué que je les avais surpayées, qu'en retard je suis allé au bureau de l'entreprise et le greffier a dit qu'ils venaient d'être envahis, alors j'ai mis les voiles dans une larme et je me suis échappé sous le seuil de la porte. Parce que l'odeur de son parfum résonne encore dans ma tête. Parce que je vois mon peuple essayer de noyer le soleil les week-ends de whisky sour. Parce que combien de fois pouvez-vous vous réveiller dans cette bande dessinée et planter des fleurs ?

ÇA A SI BIEN COMMENCÉ

Ça a commencé par des papillons un après-midi de velours, par des yeux brillants et des promesses trop vite faites et tenues dans un endroit nommé Ixea. Par une lune citrouille ovale. Ça a si bien commencé. Genji enseignait à Orion l'harmonie violette de la mer tandis que Kogi percevait des secrets dans les coquillages. L'océan lui-même riait sous la voûte céleste parce que ça a si bien commencé. Tout se mêlait à la poussière des étoiles. Durock of Avon faisait tinter des airs de monnaie en marbre alors que les pâles cercles terrestres s'évanouissaient. Les questions tombaient mais personne ne s'arrêtait pour entendre. Cette éternité n'était qu'aube et le reste était sûr d'arriver, feuilles prises dans la glace de l'hiver. Terrains de cirque abandonnés de capitaines en fleurs, prismes dans une paume en un sens, l'air était calme et argenté, les doucement rencontrés s'avançaient lentement. Puis les choses communes soudainement devinrent étranges. Maintenant les Wurs chassaient d'autres arcs-en-ciel essayant de trouver où souffle le vent nettoyeur des coins de souvenirs en poussière. Maintenant, au troisième millénaire, est venue l'encombrante folie, des ombres tordues parcouraient les nuits, les sorciers surjouaient leurs noms. Après cela, les Wurs n'ont plus jamais pris la peine de s'encombrer de raison l'été ... encore une fois, mais ça a commencé si bien, ça a commencé si bien. Nous avons si bien commencé.

SIXTO RODRIGUEZ

Chansons américaines - Traduction de Gilles&John

SÉQUENCES

NINA CABANAU

Née en 1990, Nina Cabanau est diplômée de l'INALCO (bengali, hindi) et de l'ISIT (traduction). Amoureuse des langues, elle cherche à partager sa passion pour les idiomes invisibilisés dans sa poésie. Elle traduit par ailleurs des œuvres poétiques (Amartya Bhattacharyya, Sukanta Bhattacharyya, Kazi Nazrul Islam...) du bengali au français.

MUSIQUE TADJIKE

Voyageur, réveille-toi, la route de Pamir se déroule comme un rouet de feu

Les yourtes font des taches de rousseur au soleil
Et le rose matinal de Mazar-é-Sharif est un **ézafe** entre la nuit et le jour ;
Sur ces étendues d'herbe fuligineuses, fumons le parfum des violettes hantées par
le vent Voyageur, monte dans mon 4x4 allume la radio ; les aigles soufflent sur le
moteur

La vallée de Wakhan est toute proche, l'Afghanistan et ses mirages d'argent brûlé
nous attendent. Des troupeaux paissent près de nos corps rigidifiés par les visions de
splendeur

Le chemin de cobalt de la route de Pamir fête son Dieu – la langue Tadjike
Elle accompagne les volutes alphasyllabiques forgées dans les rivières, des accents
persans

Un ghazal s'envole jusqu'aux nuages, nous nous retenons de courir
Au son du **daf** (*tambour*), nos oreilles bourdonnent de miel sauvage
Le **dafsaz** (*chant a capella exécuté par un chœur d'hommes*) attend patiemment son
tour sur les rives nuageuses de cette ville
Les luths de Kulyab font dévier la tempête, et la jettent sur Dieu

Notre **falak** (*destin*) accompagne l'humidité cristalline des yeux sombres du défunt
Il y a quelques temps une loi a été votée ; celui qui crie devant le cercueil sera jugé
Les rites funéraires se tiennent dans un théâtre de marionnettes de porcelaine,
Viens ! Cent mètres plus loin, ce sont les fastes d'un mariage que la musique inonde

Les **sozanda** (*musiciennes*) sont venues célébrer l'union des couleurs de deux âmes
Restons cachés dans l'océan des sons, la nuit nous fait un tapis chatoyant de syllabes
tape-à-l'œil
La musique attend de nous surprendre comme un incendie sonore
Dans les rives ombrageuses de cette ville.

Voyageur, réveille-toi, la route de Pamir se déroule comme un rouet de feu

OKINAWA

[S'il en est fait un mauvais usage, alors il n'est pas d'art plus nuisible et malfaisant que le karaté.] (Gishin Funakoshi)

*Il est assis devant la balustrade
Le cuir noir de son fauteuil chauffe
Son café froid décolle de la tasse*

« Tu écris de la poésie », me dit-il
Et son sourire tremble.

*L'aéroport de Naha
M'a déposé un vendredi
Une femme voilée en blanc,
Lui donne une tape sur le crâne*

*Je lui tends un morceau de gâteau
Il me reproche d'être venu si tôt
Puis il agrippe mon poignet blanc
J'ai un mouvement de frayeur*

« On me reproche d'être vivant
Toi qui écris pour les jeunes gens
A mon âge, être galant ?
Tu mystifies les hommes qui se
lamentent
Mais à mon âge les larmes sèchent vite

*Devant la ville qui s'étale
Dans une moiteur immobile
J'ai écouté le vieil homme sourire*

« Je viens d'Okinawa
Uchinaa – la langue d'ici
N'abritait déjà que trois voyelles
J'ai étudié auprès d'Azato Anko,
L'art technique de la main vide*
(*le karate-jutsu)

L'Okinawa Martial Arts Society
M'a fait une place à sa buvette »

*L'infirmière apporte un plateau
Elle n'a pas écouté mes prières
Elle est repartie sans un mot
Le soir glisse sur la terrasse
Comme la promesse de mon retour
J'esquisse une larme craintive.*

« J'avais un fils spirituel
Il s'appelait Gima, pour lui, pour toi
J'ai écrit la première Bible
Perché sur le toit éternel
Du temple de Kamakakura,

Là j'ai observé le soir couler
Comme du miel de mes yeux brûlés
Par l'angoisse de la mort
Mais les moines m'ont encouragé
Et j'ai pleuré de longues nuits

*La pluie tombe sur la terrasse de l'hôpital
Le souffle de mon grand-père est voilé
Il regarde les pins ployer sous le vent
Et desserre son poignet du mien*

« C'est moi qui ai changé les caractères
Du mot KARATE
Prenant Dieu et la nation à partie
J'ai pris les caractères chinois
Qui me plaisaient j'ai enseveli
Nos corps athlétiques sous la neige
La couverture glacée de l'éthique

Au dojo du **Shotokan***
(*Shoto signifie « vague de pin »)
La vague de pin souffre en silence
J'ai calligraphié le soleil dense
L'océan émettait un son ardent

*Il ne veut rien manger
Trois saucisses de la purée
Et à côté de l'assiette en carton
Une cuillère et un yaourt blanc*

Les raids aériens des années quarante
Ont rasé mon entreprise patiente
J'ai battu des jeunes gens ivres de gloires
Qui s'enivraient de leur art

Nous buvions la liqueur d'awamori
Et les prunes au sang pourri
Dégoutissaient à flot de nos verres
Les restaurants ouvraient leur arrière-
salle à mes amis

Dans les châteaux en ruine de l'archipel
Dans la forêt de Yanbaru, jusqu'au ciel
A nos côtés les pêcheurs jetaient leur filet
Sur nos rêves de pureté – Que reste-t-il
mon fils de ce passé ? —

« Le monorail fend l'air putride,
j'ai répondu,
1500 volts 19 stations
Je suis venu avec un vent aride

Des algues et des crevettes
Il ne reste plus que le nom

Les mangoustes de Java
Ont pris le goût du saké froid
Elles tuent les vipères nocturne
Les policiers matraquent de leur **tonfa***
(*manche de meule à l'origine, utilisé
dans les arts martiaux ou par la police)
Les ivrognes qui hier utilisaient l'**eku***
(*rame de barque, utilisée aussi comme
arme)

Pour gagner leur existence
En chantant le retour de la lune

La raffinerie de pétrole
Agite ses volutes de fumée
Sur le ciel blanc de notre île
Et de tes cercles d'initiés
Il ne subsiste de la rareté
Que l'idéalisme et l'idée

*Il m'a regardé impatient
Cela faisait trop longtemps
Qu'il n'avait reçu un de ses enfants
J'ai continué, la lune chutait
Derrière une colline lissée par le vent*

« Grand-père, les grenouilles jouent aux
golf
L'héliport accueille des oiseaux rouges
Les araignées hébergent les voyageurs
Oui, le monde a bien changé
Il finit avec ton karaté ».

Il m'a répondu d'une voix traînante
Comme le sable sur une peau brûlée par
le sel
Non, le karaté commence et meurt
Avec le respect de l'adversaire
Notre art s'attise comme une flamme
Aux coups de vents de la réalité

*Alors il a levé sur l'infirmière deux yeux
Pareils à deux gouffres vertigineux
Elle lui a pris son pouls d'une main lasse
Il lui a souri avec tendresse*

NINA CABANAU

GRÉGORY RATEAU

Grégory RATEAU a 36 ans, il vient de Clichy-sous-bois. Il a débuté comme réalisateur et scénariste. Il a longtemps enseigné le cinéma et animé un ciné-club dans les cinémas du 5ème et 6ème arrondissement de Paris.

Après de nombreux voyages et plusieurs années d'errance en Irlande, au Liban puis au Népal, il vit aujourd'hui entre Paris et Bucarest où il est le rédacteur en chef d'un média d'informations en ligne et chroniqueur à la Radio roumaine internationale. Il anime également des débats lors de festivals pour le réalisateur roumain primé à Cannes, Cristian Mungiu.

"Hors-piste en Roumanie, récit du promeneur" inspiré par la pensée rousseauiste est sa première tentative littéraire sélectionnée pour le prix Pierre Loti 2017 qui récompense chaque année le meilleur récit de voyage. Le livre a été un succès dans toute la presse roumaine suite à sa traduction chez Polirom.

Son premier roman, "Noir de soleil" aux Éditions Maurice Nadeau - Les Lettres Nouvelles, raconte l'histoire de deux amants maudits en quête de lumière, plongés au cœur d'un conflit armé à Tripoli au Liban. Le roman a été sélectionné au Prix France/Liban 2020 du journal l'Orient le Jour.

Il collabore également avec ses poèmes à différentes revues et blogs (Recours au poème, Cavale, Lettres Capitales..).

BEYROUTH BY NIGHT

Un taxi noir celui d'après minuit mon chauffeur qui slame un mix de plusieurs langues et ses sourcils de loup-garou dans les nuits fauves de Beyrouth. Cette montagne dressée au loin constellation d'un Pollock en transe. Je décroche à côté de mes pompes tel un somnambule la ville jappe puis bat la mesure en rythme Malouf à la trompette. Par la fenêtre des fils électriques tressés à l'infini tout va trop vite ça défile appartements percés de part en part éclats de balle des trous de la taille d'un obus un goût de poussière odeur de pneus brûlés ma tête prête à exploser comme si des doigts essayaient de me faire avouer mais quoi ? Je délire un gamin court après la voiture le feu passe au rouge des scooters nous tournent autour regards de chiens enragés haine de l'étranger on fonce sur les bords de mer la lune fait du sur-place le ciel pris de folie des lucioles rebondissent sur le sable des chars défilent tremblement la terre entame son solo de jazz. Je rêve d'une femme la peau claire aux cheveux noirs mais j'ai droit à la lampe d'un militaire braquée dans mes yeux il nous fait ranger sur le bas-côté fouille au corps vérification des papiers le loup-garou ne veut pas aller plus loin je longe la plage des couples se cachent dans des voitures tous phares éteints. Dans l'eau, elle est là la femme à la peau claire aux cheveux noirs elle n'a pas peur des flammes des reflets brûlants sur les vagues. Je plonge avec elle sous l'eau, une autre nuit une longue phrase sans un mot.

A love supreme*

*A love supreme de John Coltrane (album jazz)

LA DICTÉE

3h... Panique du funambule ça grouille à mes pieds tout un territoire d'ombres. Au mur, son terrible portrait en trompe l'œil face de cire dépourvue d'empathie énorme couche de graisse fondue incrustée au papier peint. Ses yeux bridés qui m'observent derrière ce judas acoquiné à l'autre monde. Elle est toujours là, sur mon dos. Un poids mort à pousser encore et encore. J'entends sa règle elle martèle mon crâne le métronome sur le piano bat la mesure sur mes doigts. Cette foutue dictée qui n'en finit pas. Ma f-a-t-i-g-u-e à devoir épeler encore et encore. J'inverse l'ordre je perds même une lettre je ne sais où. L'envie soudaine de lui enfoncer le E final dans le c... et ce dégoût des mots. Ça suinte de partout la haine définitive de ma propre langue.

RETOUR A LA BOUGIE

Plus de courant plus de divertissement des natures mortes ici et là ça grouille dans tous les coins. L'angoisse sur une corde à linge l'ennui le rien. Je saisis mon briquet la flamme s'étire lentement puis se prosterne devant son ombre orgueilleuse. La pièce est prise de délires on ne peut plus l'arrêter un kaléidoscope prophétique se

déploie dans toute sa splendeur. Je dois absolument calligraphier dans l'urgence en simple exécutant je suis le passeur des non-civilisations à venir. Une vieille plume traîne dans un tiroir un peu de salive de l'encre injectée et la voici qui exulte qui pénètre la page s'incurve dans sa blancheur image du monde inversée tout y est frustration souvenir d'une existence entièrement dérégulée par la lumière bleutée des algorithmes. Dépendance volatile altération de tout du moi un vaste réseau fantôme aux ramifications profondes

Tous reliés aux quatre coins du monde à rejouer sans cesse les mêmes notes privées de musique jusqu'à cette libération honteuse retour à cet anonymat définitif quand soudain d'autres sons grignotent la piste des gémissements de l'aube un beat orchestré dont mes oreilles serviles ne pouvaient plus s'émouvoir avant ce Black-out passer. Terreurs nocturnes providentielles je prête l'oreille à l'inconnu j'entends l'appel les mains jointes vers le portrait du jeune poète et dans un dernier mantra de jazz je tourne sur moi-même comme un derviche pour que l'on scelle enfin la connexion mystique.

J'aimerais tellement en être que les mots coulent comme une étreinte que la vie s'y consume. Un nouveau croyant à genoux devant la fulgurance du verbe que je souhaite égale à la grâce des feux-follets ces âmes persécutées hurlant dans les caves pour qu'on les libère. Prenez-moi, quel qu'en soit le prix, je suis prêt ! A mon tour de prier que la bougie ne faiblisse avant que mon pouvoir ne s'obscurcisse que ma médiocrité ne soit révélée qu'à la lumière du jour enfin ressuscitée.

LA PIERRE TOMBALE

Je retrouve ces murets en feu. Myriades de petites taches d'ombre et de lumière y jouent à la marelle des lézards bariolés le clocher grandiloquent est toujours à sa place entre le ciel et des auréoles de pins. Perché au sommet du village contrefort surmonté d'une grande croix de grottes où les plus hardis copulent où les enfants jouent aux adultes le cimetière en escalier amène un peu de gravité surtout le grincement de son terrible portail car ici rien ne perdure tout est mouvement d'une fécondité pérenne balayé par de courtes saisons par un soleil rancunier laissant peu de place à l'entracte hivernal. La jeunesse de tous les pays afflue shorts et casquettes dans un patchwork décalé les gamins courent entre les pierres tombales indifférents aux inscriptions carbonisées aux supplications des veuves explorées les vieilles les dévisagent d'un sale air avant de sourire aux soutanes. Un arbre comme un long mât prêt à se jeter dans le Lot offre un maigre territoire sombre dans ce désert aveuglant de visages anonymes. Un patronyme retient mon attention des générations au coude-à-coude le souvenir de la voix étranglée de mon père un athée convaincu murmurant une prière sous cape des imprécations mêlées de larmes la photo jaunie d'un homme lui ressemblant. Je suis toujours incapable de nommer toutes les fleurs pot-pourri sans odeur son visage ne me dit rien non plus seul le goût de l'Aneth me revient. Une intuition soudaine l'éternité pour me familiariser avec sa moustache.

CHATEAU ROUGE

J'ai suivi dans les rues de Château Rouge ces mirages en bandes animées Babel des damnés des légumes y surnagent remontent les rivières lunatiques des contrées oubliées où les carcasses des absents chaloupent au gré du vent et se cognent aux échoppes des marchands ambulants.

J'ai goûté dans les rues de Château Rouge les épices charriées de-ci de-là des relents de grillades pour exciter ma salive bananes plantains en pièce montée coulis de rhum pour enflammer mon palais.

J'ai croisé dans les rues de Château Rouge des Turbans encore imprégnés de petits copeaux de sable des diseuses de bonne aventure mettant à mal des vendeurs de journaux l'actualité dans le marc de café.

J'ai entendu dans les rues de Château Rouge les sirènes de police versatiles une foule bigarrée un coup de karcher pour se refaire une virginité et tout assainir, tout uniformiser.

J'ai pleuré dans les rues de Château Rouge l'absence de sueur et de rires blancs ivoires le jour étouffé, crépitant noyé sous un nid de cendres les mirages soudain inanimés la solitude d'une rue où la vie a été balayée.

RAFAËL DEVILLE

24 ans, voyageur, découvreur de soi et des autres quand il le peut, Rafaël Deville est actuellement en fin d'études. Son parcours est chaotique, allant de l'histoire de l'art au droit en passant par le commerce. Actuellement, lorsqu'il n'écrit pas de la poésie ou ne joue pas de guitare, il s'occupe du business development d'une grande entreprise culturelle. Son rêve : devenir oisif et être payé pour.

Le Numéro XII

pas de calme dedans – les choses sont les mêmes – après tout – reviendra – l'océan – au bout d'une ceinture – tu connais les boucles – le reste c'est – ouroboros – de fracas – de sueur – en elle – qui pleure – le jour – la nuit – cette phrase qui ne sort – ne dit pas – excuse-toi – excuse-moi – de demander – je sais que tu as raison – quand l'impatience – détruit la logique – dépasser entre quatre yeux – quatre murs – et devenir – l'infiniment petit – l'infiniment tout – tu sais que tu as raison – d'avoir tant de refus – tu n'as plus peur d'avoir peur – plus peur d'avoir mal – les choses ne pourraient aller mieux – à marcher – étouffer – l'oreille sourde – deux mètres d'eau sur le tympan – plus besoin de se cacher – parlons d'autre chose – pendant qu'elle dort – la religion – les évangiles – Jean – toujours Jean – « au commencement était le verbe » – aimer – c'est le mot qui vient tout seul – lorsqu'on en veut le plus – tu sais que tu as raison – puisque tu l'as choisi – ne la regarde plus – je le ferai pour deux – mais – assis – sur tapis – à enrager – je briserais bien – trois tasses – et l'univers entier – pour remonter le temps – recommencer ce qui était – je sais que j'ai raison – et elle aussi – et toi aussi – tu le sais – bien évidemment – plus rien ne peut t'atteindre – elle dort comme une enfant – comme une pivoine – comme les derniers sacrements – que tu n'auras pas – le calme vit en elle – en toi – apaisé – et le silence intolérable – de ses yeux – tu sais que tu as raison – lorsque les sanglots dépassent la parole – demain – la semaine prochaine – jamais – tu connais les nœuds – on ne dit plus ceinture – on dit – porte-pantalons – on ferme les portes de salle de bain – cache les bouts de cuir – tourne les mains de porcelaine – ouraganise les appartements – pour extérioriser – dissimuler les stigmates – tu sais que tu as raison – elle n'aura plus peur d'avoir peur – plus besoin de le cacher – je ne partirai pas – les choses ne pourraient aller mieux – tu sais que tu as raison – c'est tout ce qui compte – plus rien ne t'atteindra – pendant qu'elle dort – sous le ciel rose de l'appartement – tu sais que tu as raison – alors dis-moi – pourquoi – pour nous – dis-moi

- pourquoi n'est-ce pas suffisant ?

Papier de verre – Carte de Tendre

une tête dans une tête dans un tête
collage de sinus sur tempes – que voient les formes ?

- décalcomanies d'un instinct

on cartographie – la tendresse
la douleur – la violence
on baise comme d'autres battent monnaie
aimer c'est nouveau aujourd'hui – auraient-ils pu l'inventer
eux qui croquent des images – de gloire – de guerre – circulaires – angulaires – nouvelles voix
modernes – sous cloche – par écrans interposés
te mordre et te démordre
rêves lucides de chairs qui marchent – plus loin – de tout

immaculés – jusqu’au prochain flash
cartographier le corps – après l’impact
ton haleine dans l’obscurité – seul souffle qui m’importe – toi – ton odeur – mots partout
papier de verre – Carte de Tendre

- comment exister sans cela ?

Scène de jour et de nuit

le plan c’est – des allumettes craquées – de la fumée – décors à l’envers – elle était moi –
pas à moi – on n’est à personne – sur la table – formica évidemment – ses mains sont les
miennes – au-devant du vendeur de regards – les jeux avaient l’air de glaces – câbles-néons
qui schisent la salle – dans le cône de lumière – c’est un rendez-vous en ligne – chacun dans
son lit et les meurtriers – seront bien gardés – elle vous le dit encore une fois – j’ai découpé sa
langue comme on peint des paysages – de façon simple et abstraite

c’est une image qui s’efforce d’affronter la véracité du langage

il l’ouvre pour dire – rien – et la ferme en pleurant – je l’ai tellement aimée – un corps pour
deux c’est bien assez – un corps pour deux – ça suffit – les conséquences sur le papier –
donnez – un café – un paquet – de quoi allumer – il reste bien sept heures avant la fin du
sablier – le cuistot crie – c’est pas prêt – la serveuse écrase son mégot – dans la caisse – un
gars tape sur son ordinateur – c’est une fille – et l’autre traverse la rue – réussit – rachète le
reste – quel émerveillement cette semaine devant écran – plus d’encre ni de pellicule – de
rage

- mortaliser l’instant

Instantané

air empli d’électricité – entremêlés sous couverture
ces choses-là – qu’on pense mais ne dit pas
je touche ton oreille – c’est logique
ta main sur ma poitrine – ton souffle avec le mien – j’ai l’impression que
ces choses-là – depuis la fin des temps

- effacent l’espace entre nos corps collés

-

mêmes accords – encore – ce monde qui respire en toi – soleil – balcon – volets – noir –
contact familial – peau contre – langue – qui parle – qui prie
- shanti shanti shanti

RAFAËL DEVILLE

POÈTES DU MONDE

L'homme qui penche se penche pour écrire, pour retenir, peut-être, ce qui était plus penché que lui. Il y a les bruits, que fait quelqu'un dans mon oreille. Et quelque chose qu'on a laissé tomber.

THIERRY METZ

L'homme qui penche - Éditions Unes

Il est risqué de garder tel quel ce qui est mal écrit. Un mot jeté au hasard sur le papier peut détruire l'univers. Fais attention et corrige ton texte tant qu'il t'appartient encore, me dis-je souvent, car tout ce que tu as écrit, une fois que tu l'auras livré, creusera son chemin dans des milliers d'esprits, le bon grain noircira, au risque de ronger, d'embraser, de raser toutes les bibliothèques.

Une seule solution : écris sans t'en soucier - seul ce qui est nouveau survivra.

WILLIAM CARLOS WILLIAMS

Paterson, livre III - Ed. José Corti

18 juin - L'absence va durer. Sortir la terre est la première chose. L'évacuer. Mes gestes n'en désignent pas plus. Ne désignent que la terre. Et plus haut l'habitable. Ce qu'indique le manœuvre est inscrit dans ce qu'il montre. Besognes, dit-on. Sale boulot. Sans doute mais ici, dans l'à-peu-près, nous avons plus à faire avec les outils qu'on nous donne qu'avec les mots qu'on nous impose

THIERRY METZ

Journal d'un manœuvre - Folio

Vêtu d'une vareuse en toile à rayures blanches et noires dont le col pavillonne au-dessus de sa chevelure ourlée de soleil, les mollets dans la flaque où vibrent les crevettes, le sel du large lui soufflant sa poudre au visage qu'il pigmente et rosit comme un brugnon.

Sur la déchirure du couchant, par-delà les brise-lames battues d'écume, les nuages, le glorieux feu de leur duvet.

LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

Ostinato - L'Imaginaire Gallimard

SOIR

Noir jaune devant moi dans la neige luit un chemin qui se perd sous les arbres. C'est le soir, et sourd est l'air imbibé de couleurs. Les arbres sous lesquels je marche ont des branches comme des mains d'enfants ; elles implorent sans fin, si douces que je suspends mon pas. Jardins et haies au loin brûlent dans un obscur fouillis, et le ciel embrasé voit, figé de peur, les mains d'enfants qui supplient.

ROBERT WALSER

Au bureau

poèmes de 1909 - Éditions Zoé

Il y a une heure de ça, dans le jardin de derrière chez moi, s'est produite la plus petite tempête de neige jamais recensée. Elle a dû faire dans les deux flocons. Moi, j'ai attendu qu'il en tombe d'autres mais ça n'a pas été plus loin. Deux flocons : voilà tout ce qu'a été ma tempête.

Ils sont tombés du ciel avec tout le poignant dérisoire d'un film de Laurel et Hardy : même qu'à y songer, ils leur ressemblaient bien. Que tout s'est passé comme si nos deux compères s'étaient transformés en flocons de neige pour jouer à la plus petite tempête de neige jamais recensée dans l'histoire du monde.

Avec leur tarte à la crème sur la gueule, mes deux flocons ont paru mettre un temps fou à tomber du ciel. Ils ont fait des efforts désespérément comiques pour tenter de garder leur dignité dans un monde qui voulait la leur enlever parce que lui, ce monde, il avait l'habitude de tempêtes beaucoup plus vastes - genre soixante centimètres par terre et plus -, et que deux flocons, y a de quoi froncer le sourcil.

Et puis ils ont fait un joli atterrissage : sur des restes de tempêtes précédentes – cet hiver, nous en avons déjà eu une douzaine. Et après ça, il y a eu un moment d'attente – dont j'ai profité pour lever les yeux au ciel, histoire de voir si ça allait continuer. Avant d'enfin comprendre que mes deux flocons, c'était côté tempête aussi complet qu'un Laurel et Hardy.

Alors je suis sorti et j'ai essayé de les retrouver : le courage qu'ils avaient mis à rester eux-mêmes en dépit de tout, j'admirais. Et tout en les cherchant, je m'inventais des manières de les installer dans le congélateur : afin qu'ils se sentent bien ; qu'on puisse leur accorder toute l'attention, toute l'admiration, qu'on puisse leur donner les accolades qu'ils mettaient tant de grâce à mériter.

Sauf que vous, vous avez déjà essayé de retrouver deux flocons dans un paysage d'hiver que la neige recouvre depuis des mois ?

Je me suis propulsé dans la direction de leur point de chute. Et voilà : moi, j'étais là, à chercher deux flocons de neige dans un univers où il y en avait des milliards. Sans parler de la crainte de leur marcher dessus : ça n'aurait pas été une bonne idée.

J'ai mis assez peu de temps avant de comprendre tout ce que ma tentative avait de désespéré. De constater que la plus petite tempête de neige jamais recensée était perdue à jamais. Qu'il n'y avait aucun moyen de la distinguer de tout le reste.

Il me plaît néanmoins de songer qu'unique en son genre, le courage de cette tempête à deux flocons survit, Dieu sait comment, dans un monde où semblable qualité n'est pas toujours appréciée.

Je suis rentré à la maison. Derrière moi, j'ai laissé Laurel et Hardy, se perdre dans la neige.»

RICHARD BRAUTIGAN

Tokyo-Montana Express - Christian Bourgeois Éditeur
Traduction de Robert Pépin

Sa tête s'abritait craintivement sous l'abat-jour de la lampe. Il est vert et ses yeux sont rouges. Il y a un musicien qui ne bouge pas. Il dort; ses mains coupées jouent du violon pour lui faire oublier sa misère.

Un escalier qui ne conduit nulle part grimpe autour de la maison. Il n'y a, d'ailleurs, ni portes ni fenêtres. On voit sur le toit s'agiter des ombres qui se précipitent dans le vide.

Elles tombent une à une et ne se tuent pas. Vite par l'escalier elles remontent et recommencent, éternellement charmées par le musicien qui joue toujours du violon avec ses mains qui ne l'écoutent pas.

PIERRE REVERDY

COCKTAIL PARTIE

Une jeune femme contre le ventre de laquelle jamais ne me suis endormi contrairement à d'autres.

Aujourd'hui rencontrée lors d'un cocktail. Nullement ivre sinon d'amour, dédaigneuse envers tous.

Nos regards se croisèrent, nos yeux à l'écoute de ce qui pouvait être dit. Souffle coupé, aveugles à tout le reste.

WILLIAM CARLOS WILLIAMS

Asphodèle suivi de Tableaux d'après Bruegel
Trad. Alain Pailler – Éditions Points

CHUNG, MON VIEUX

Chung, mon vieux, tention ma ville, n'abats pas mes saules. Les arbres ce n'est rien mais que dira mon père, ma mère ! Sois gentil, Chung, c'est affreux. Chung, mon vieux, saute pas mon mur, n'effeuille pas mes branches de mûriers. Les branches ce n'est rien mais mes frères feront un foin ! Sois gentil, Chung, c'est affreux. Chung, mon vieux, c'est mon mur de jardin, descends pas l'arbre du bois pour ressemeler. L'arbre ce n'est rien, mais tout ce que j'entendrai ! Sois gentil, Chung, c'est affreux.

EZRA POUND (The Confucian Odes)

Trad. Serge Fauchereau
Lecture de la poésie américaine - Les éditions de Minuit

E-POÉSIES

Donc, lorsque le droitier que je suis
écrit de la gauche,
il maintient le stylo de ses doigts,
forme les lettres et progresse du poignet,
prend appui de l'avant-bras ou de la main ;
et vogue la galère !

L'expérience est instructive : quand je vois le résultat moins
que modeste auquel je parviens, et avec quel lenteur (vraiment
piano-piano), je me dis que rester modeste est le moins que je
puisse faire...

Et maintenant quand je fais le plein, je m'exerce à lire les
chiffres de la pompe tels que reflétés par la vitre de ma voiture
: à l'envers. Le cinq, par exemple, se lit deux, et réciproquement.
Mais je vois qu'on lève les yeux au ciel...

PIERRE HÉLÈNE-SCANDE

17/12/2019 - fragile-revue.fr

AMERTUME

J'ai épluché nos aventures, nos matins sur la grève, nos
insomnies, encadré nos visages.
Tes yeux, tes soupirs : autant de paradis pillés.
Tes joues : réminiscences, coups de peur, coups de fête.
Ta bouche : un lambeau de ciel débordant de tes lèvres, un
brin d'éternité fragile où je dépose nos cendres.
J'ai voulu te retenir, te cloîtrer, faire un chantier de nos
paysages.
Hélas, nous sommes zone sinistrée.

SUZY LUCIE DESROSIERS

HOMMAGE À MYOSOTIS 49

Ερορτεία - Επορρτεία *

La Beauté a bon dos dans cette vision
Catabique de mon désir dévissant
Le long de l'échelle sacrée du Mystère
De tes vertèbres lumineées d'éclairs

Jusqu'à la chute oxymorique
De tes reins cambrés
S'évasant dans l'oméga
Transcendant de tes formes

Point d'orgue de notre himeros **
Arpégé dans l'harmonie qu'enflamme
La pure calligraphie d'eros

Où se cache creuset secret
De l'humide radical de la chair
Le point d'allumage du coup de foudre

* Contemplation

** Désir en grec

MARC BEDJAÏ

ARRIVER (SUITE)

il trébuche
des mots

qu'il

glisse
sous sa chemise

enroule
sous son bras

coud
sous sa peau

LES CONTOURS DE MON ÂME

Les longs messages
Partent en fumée.
Les huées de mon cœur
Créent une brume
Autour des mots qui me rongent.
Je me plonge encore en moi.
C'est pire que le chaos,
Là où mon âme se prolonge,
Il y a tant de choses que je ne vois pas.
Un paysage en flamme
Que personne ne peut éteindre.
L'Enfer enfoui en moi, toi,
Tu pourrais l'éteindre.

ZoÉ PELOU

il en terre
souvent ses rêves
pourquoi cette fois
ne pas creuser

(il disait pourtant
qu'il n'avait plus rien à dire

se
contenterait
de respirer
ne penserait plus)

s'il dé route
peu importe
laquelle prendre

s'il dé vie
n'en a qu'une
déjà trop

il jette sur l'autre rive
ses soucis

cha vire
de bord
encore

STÉPHANE LAMBION

PÉPÉ

Pépé
t'es mort
toi aussi
comme bientôt d'autres...

Pépé
t'es mort
et je ris
comme on a pu rigoler ensemble
je ris
je commémore
je ris sur ce qu'on a pu partager ensemble

il me reste
de toi des souvenirs
ce rire à ton image
énorme et formidable
quelques bouquins q'tu m'as payés
des BD
la mémoire des images
de lieux
d'odeurs
de choses
la vue d'une statuette

un gaulois
qui te ressemblait
le 1er prix
du jeu d'arc à Champigny
ce jeu n'existe plus

les modes passent
les caleçons restent
tu les portais tu les usais
mémé les ravaudait
(comme elle disait)
mémé les rapiécail
les retapait

Eh je les garderai !
Pépé
toujours

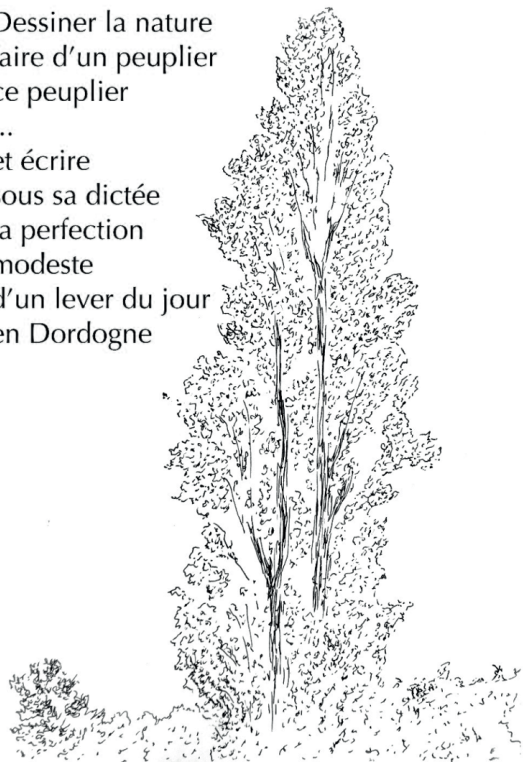
Et les couteaux
qui les affutera
aussi bien que toi ?
il me reste encore
des nouveaux chaussons
qui sont tout pour moi
q'j'userai jusqu'à la corde
en souvenir de toi
(et aussi pasqu' i' m vont très bien...)
i' m reste encore
aussi
des caleçons courts des caleçons longs
dans une armoire à la campagne
c'est pas pasque c'est pas la mode ou q' c'est la mode
que j'les mets jamais
c'est qu'i sont trop grands
t'étais trop gras
(cela dit sans vouloir te vexer
je voulais juste après coup constater
je peux, non ?)
i sont trop grands je les mets jamais
tu les portais tu les usais
et mémé les aimait
avant
il y a si longtemps
tout cet amour
mémé les réparait les reprisait
les repassait aussi

PIERRE PARTENS

Dessiner la nature
faire d'un peuplier
ce peuplier

...

et écrire
sous sa dictée
la perfection
modeste
d'un lever du jour
en Dordogne



LA PAGE BLANCHE

n°56

AOÛT 2021

WEB lapageblanche.com

MAIL contact@lapageblanche.com

DIRECTEUR Pierre Lamarque

RÉDACTEUR EN CHEF Constantin Pricop

COMITÉ DE RÉDACTION

Constantin Pricop, Pierre Lamarque, Matthieu Lorin,

Victor Ozbolt, Patrice Parthenay

RÉALISATION Mickaël Lapouge

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO

Jean-Claude Bouchard, Jean-Michel Maubert, Bertrand Naivin, Denis Heudré, Valery Oisteanu, Allan Graubard, Rafaël Deville, Grégory Rateau, Nina Cabanau, Pierre Hélène-Scande, Suzy Lucie Desrosiers, Marc Bedjaï, Zoé Pelou, Stéphane Lambion, Pierre Partens.

Dépôt légal : à parution / ISSN 1621-5265

La page blanche association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par la page blanche est soumise à autorisation